

ETC



Fred Laforge, *Trichosoma*, Galerie Plein sud, Longueuil. 8 mars
– 9 avril 2011

Bernard Lamarche

Numéro 94, octobre–novembre–décembre 2011, janvier 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65185ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)
1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lamarche, B. (2011). Compte rendu de [Fred Laforge, *Trichosoma*, Galerie Plein sud, Longueuil. 8 mars – 9 avril 2011]. *ETC*, (94), 64–66.



Fred Laforge, *Trichosoma*.

Fred Laforge, *Trichosoma*, Galerie Plein sud,
Longueuil. 8 mars – 9 avril 2011

Depuis que sa production est visible dans divers lieux, au Québec comme ailleurs, Fred Laforge a fait la démonstration que son intérêt pour la représentation de corps atypiques ou pour la suggestion de comportements déviants n'est pas occasionnel. Sa précédente série s'attardait à la représentation, en dessin et en sculpture, de deux personnes atteintes du syndrome de Down (Trisomie 21). Dans ces œuvres, Laforge confrontait le regard à des corps inhabituels, dont les formes sont rarement soumises aux rendus d'un dessin naturaliste ou encore à la fonction commémorative associée à la mise en buste d'un personnage. Ni hommage, ni tentative de réhabilitation, la démarche de Laforge paraissait surtout intéressée par la soumission de codes classiques de représentation à des formes et proportions inhabituelles de façon à établir, dans l'écart mis en évidence, une sorte de malaise qui relève de ce que ses modèles semblent en excès par rapport aux codes.

Pour son exposition *Trichosoma* à la Galerie Plein sud¹, Laforge se rapproche d'un sujet, la pilosité, plus précisément la chevelure, qui n'est pas exactement invisible dans l'actualité des centres d'artistes, galeries ou musées. En investissant ce motif dont le rôle dans la séduction n'est pas à démontrer, Fred Laforge n'est probablement pas sans savoir que sa production risque d'être comparée à celles d'autres artistes qui ont suscité l'attention récemment, particulièrement Stephen Shearer, Valérie Blass ou encore Cathy Daley. Les dessins et sculptures récentes de Laforge montrent des modèles féminins dont la chevelure est hypertrophiée. Pour ainsi dire, la chevelure habille entièrement le corps qui l'arbore et se présente tel un nouveau vêtement qui semble appesantir le corps, le courber, comme si l'artiste tentait notamment de donner une tournure supplémentaire à l'association souvent faite entre parure et oppression, ce qui n'est pas sans mérite.

La proximité de ce travail avec la production des artistes précédemment cités permet surtout de constater que Laforge s'en approche sans toutefois tomber dans la redite. En effet, outre le fait que Laforge exclut tout recours à la couleur, la différence avec le travail de Shearer tient au fait que Laforge n'aborde pas de front la question de l'ambiguïté sexuelle que peut induire la longue chevelure des amateurs de musique heavy métal dont Shearer affectionne la représentation dans des dessins somptueux, supportant les comparaisons avec certains tableaux anciens de style préraphaélite. Comme pour mettre de côté la question

de la sexualité, les modèles de Laforge sont clairement féminins, mis à part le dessin d'un squelette chevelu, rappelant sur un mode toutefois caricatural que les cheveux, comme le souligne Anne-Marie Bouchard dans le dépliant diffusé par Plein sud, « sont aussi parmi les éléments les plus résistants du corps humain » et de ce fait, qu'ils nous survivent. Vêtues d'une tunique noire, chaussées de talons hauts, ces femmes pourraient être associées aux standards de beauté relativement uniformisés de l'industrie de la mode. Leur vêtement dévoile entre autres que seule la chevelure semble excessive chez ces modèles, puisqu'aucun autre poil n'apparaît sur ces corps, sauf chez cette Femme à barbe que présente aussi l'exposition.

Par ailleurs, l'œuvre *L'homme paille* (2008), de l'artiste Valérie Blass, qui a été largement en vue dans l'actualité montréalaise canadienne, lors de l'exposition *C'est ce que c'est*, présentée au Musée des beaux-arts du Canada (dont elle fait partie de la collection), fournit un autre élément de comparaison pouvant servir à préciser la portée des œuvres de Laforge. Plus proche de l'homme des cavernes, du yéti ou encore du personnage extra-terrestre de Chewbacca popularisé par les films de la série *Star Wars*, l'œuvre de Blass se rapproche de l'idée d'une animalité effrayante mais tendre. La posture recourbée de l'animal amplifie ce trait, réminiscence lointaine du Penseur de Rodin, et signalant de ce fait l'existence d'une intériorité qu'il ne viendrait pas à l'esprit de tous de retrouver chez un tel monstre. Moins proche de l'animalité, le travail de Laforge est cependant peut-être plus proche de la figure du monstre en dormance que pressenti au départ.

Il faudrait peut-être chercher un autre modèle pour saisir la particularité du travail présenté dans *Trichosoma*. Un certain cinéma d'épouvante a justement remis récemment sur la sellette une figure autrement rencontrée dans la mythologie grecque, celle de la Méduse. En effet, le long métrage d'horreur *The Grudge* (2004) a exploité l'archétype de la chevelure apotropaïque, destinée à glacer d'effroi celui ou celle qui en subit la vision. Or, encore, les chevelures représentées ou bien réelles de Laforge ne permettent pas de conclure que nous sommes face à des harpies ou des furies. Bien au contraire, les chevelures sont inertes et sont relativement soignées, peignées et soyeuses même, ce que le dessin appliqué illustre clairement.

Trois statues de cire dressées de potiches démesurément longues attendaient le visiteur de

l'autre côté d'une cimaise articulant l'espace de la galerie. Un visiteur de l'exposition avec qui j'ai eu la chance de discuter à la suite de ma visite proposait l'idée selon laquelle de la première partie de l'exposition à la seconde, nous passions d'un rapport à la monstration à celui, encore plus persuasif, de la démonstration. Cette intuition est non seulement renforcée par le fait que les modèles passent du côté de la troisième dimension, mais aussi par le fait que les œuvres, entre autres parce qu'elles sont présentées sur des socles, adhèrent volontiers à la logique du *display*.

Une des sculptures épouse les formes d'une femme à quatre pattes, totalement enfouie sous sa chevelure abondante, citant comme pour les critiquer les sculptures érotiques du Britannique Allen Jones, produites à la fin des années 1960. C'est dans cette œuvre, intitulée incidemment *Femme animal*, que Laforge exprime le plus l'idée de l'animalité. Les autres sculptures poursuivent le parcours, suggérant que ce qui intéresse l'artiste relève plutôt de la question de l'anomalie. Outre deux corps siamois attachés par la tête et paraissant se fondre l'un dans l'autre par une chevelure qui les rend indistincts, une autre sculpture montre une *Robe de poil*. Cette dernière œuvre semblait, plus que les autres encore, insister sur l'immobilisme du corps. C'est d'ailleurs de là que semble venir la menace de l'altérité de ces corps chevelus. De fait, ils semblent pétris dans l'attente. D'ailleurs, cette œuvre révèle sans doute la dimension la plus troublante de l'exposition, à savoir qu'elle suggère que cette inertie complète dissimule peut-être, malgré tout, quelque chose de vivant.

Bernard Lamarche

Note

¹ Du 18 mars au 30 avril 2011, Fred Laforge présentait également *Dystrophie* à Occurrence – Espace d'art et d'essai contemporains, Montréal. Nous avons préféré nous attarder sur la présentation à Plein sud.

Fred Laforge, *Femme animal.2*

